



La phrase de Pascal est un silex taillé. Pierres de choc génératrices de feu, telles doivent être considérées les Pensées sous la forme abrupte d'une oeuvre non rédigée. L'idée, avec la rigueur d'une équation, motivée par une urgence humaine, a trouvé dans les mots une exactitude échappant aux styles des siècles, si définitive qu'il semble impossible aujourd'hui encore de penser dans le sillage de Pascal sans que ses mots mêmes viennent, prolongeant notre réflexion, détacher de nous l'idée intégrale qui cherchait sa forme.

Quand on porte en soi une vérité déjà formulée, sa trace d'encre sur la page est pour l'oeil comme une clarté issue de nos propres ténèbres. L'humanité ne progresse que par ce genre de rencontre individuelle et immédiate. La nature évolue par la pensée dans une diversité proche de l'infini, et l'individu que l'idée concerne ou désigne se sent, par la vertu des mots, compris, connu, aimé à travers le temps. Ainsi la pensée ayant pouvoir de coeur réalise par le canal de certains hommes cette unité idéale où l'on s'accorde à reconnaître le génie. D'esprit en esprit, dans le corps de cet homme universel qui subsiste depuis Adam, des oeuvres comme les Pensées provoquent des phénomènes analogues à ceux des réactions en chaîne. Pascal n'a pas mieux compris Montaigne que Valéry n'a compris Pascal, cependant leur désaccord n'entrave aucunement la recherche d'une vérité essentielle dont leur vie témoigne, qui se perpétue.

La connaissance que nous avons, aujourd'hui de l'univers et de l'homme a renouvelé la vision des deux infinis, mais notre prise de conscience reste la même. Par l'esprit, l'homme s'élève et domine l'univers qui l'écrase. L'homme pensant, roseau en apparence, est sur le plan de l'invisible homme cosmique; l'univers pensé par l'homme devient un univers humanisé, si redoutable et inconnu qu'il soit encore. Mais la pensée dont l'homme est le dépositaire n'est pas une fin en soi mais un moyen d'accéder à la notion fondamentale de Dieu. Le vertige de la science et l'angoisse de la dualité font place alors à l'harmonie de la cohérence, au dynamisme de la Trinité. À ce troisième stade de la connaissance, où l'intelligence recourt à la grâce, l'homme n'est plus tragiquement isolé dans un univers absurde mais se retrouve lui-même explicable et régénéré dans le Christ. Les théories actuelles de l'expansion de l'univers et de l'évolution humaine trouvent en sa personne ce point de convergence, qui satisfait à la fois l'esprit et le cœur. En ce sens, l'œuvre de Teilhard de Chardin prolonge celle de Pascal, où les démarches de la raison rejoignent les données de la Foi.

Si la querelle des Provinciales est aujourd'hui dépassée, si l'argument du pari n'ébranle pas les esprits non joueurs, qui, engagés, refusent de gager, si le dessein de persuader implique des artifices de style et une recherche de l'effet qui peuvent irriter certains esprits indépendants, des vérités demeurent, qui ont pris forme et force d'évidence, L'évidence de Pascal, trois siècles après sa mort, nous la trouvons dans cette œuvre inachevée, où lui-même et tout le genre humain sont directement concernés. Tant que l'homme existera sur terre les Pensées, telles qu'elles nous sont parvenues traduiront la démarche toujours possible d'un cœur et d'un esprit vers la seule connaissance qui importe à l'âme. Démarche ni effrayée, ni restreinte, faisant appel à toutes les ressources de l'être accédant à la joie, qui propose le Christ à la fois comme exemple raisonnable et sensible et comme seule réponse vivante à une conception tragique ou absurde de l'existence humaine.

Le disque est un livre fragmentaire, où la voix donne au texte une dimension sonore qui n'avait pas toujours été prévue par son auteur. Cette épreuve est décisive quand la phrase est avant tout parole. Le pouvoir de choc du verbe s'en trouve accru et la rencontre individuelle et immédiate dont nous parlions est ici d'une autre nature: la voix peut être l'expression de notre silence intérieur. Si notre tentative a quelque séduction, sa véritable raison d'être est d'inciter l'auditeur à recourir à l'intégralité du livre.

Textes réunis par Michel Bernardy
enregistrés sur disque
avec les voix de Denise Gence et Jean Négroni.
PASTORALE & MUSIQUE
P.M.25041, 1962.

PREMIÈRE FACE

GILBERTE PÉRIER (1)

Mon frère naquit à Clermont le 19 juin de l'année 1623. Mon père s'appelait Etienne Pascal, président à la Cour des Aides. Ma mère étant morte dès l'année 1625 (2) mon père, se voyant seul, s'appliqua plus fortement au soin de sa famille, et, comme il n'avait point d'autre fils que celui-là, il ne put se résoudre de commettre son éducation à un autre, et se résolut dès lors de l'instruire lui-même (3).

Mon père était savant dans les mathématiques, mais il ne voulut point que mon frère en eût aucune connaissance, de peur que cela ne le rendît négligent pour le latin et les autres langues dans lesquelles il voulait le perfectionner. Mon frère lui demanda un jour ce que c'était que cette science et de quoi on y traitait. Mon père lui dit en général que c'était le moyen de faire des figures justes et de trouver les proportions qu'elles ont entre elles. Dès qu'il eut cette simple ouverture, il se mit lui-même à rêver, et, à ses heures de récréation, il prenait du charbon et faisait des figures sur les carreaux. Ensuite il cherchait les proportions des figures entre elles. Mais, comme le soin de mon père avait été si grand de lui cacher toutes ces choses qu'il n'en savait pas même les noms, il fut

contraint lui-même de s'en faire. Après ces noms il se fit des axiomes et, enfin, des démonstrations parfaites.

Mon père entra par hasard dans le lieu où il était, sans que mon frère l'entendît. Sa surprise fut grande lorsque, lui ayant demandé ce qu'il faisait, il lui dit qu'il cherchait telle chose, qui était la trente-deuxième 'proposition d'Euclide (4). Mon père lui demanda ce qui l'avait fait penser à cela. Il lui dit quelques démonstrations qu'il avait faites; et enfin, en rétrogradant et se servant pour les noms de ronds et de barres, il en vint à ses définitions et à ses axiomes. Mon père lui donna les Éléments d'Euclide pour les lire à ses heures de récréation. Il les vit et les entendit tout seul sans avoir jamais eu besoin d'explication.

Il avançait tellement qu'à l'âge de seize ans il fit un Traité des coniques, qui passa pour un si grand effort d'esprit qu'on disait que depuis Archimède on n'avait rien vu de cette force (5). À l'âge de dix-neuf ans, il inventa cette machine d'arithmétique par laquelle non seulement on fait toutes sortes d'opérations sans plume et sans jetons, mais on les fait même sans savoir aucune règle d'arithmétique, et avec une sûreté infaillible (6).

Mais la fatigue et la délicatesse où se trouvait alors sa santé depuis quelques années le jetèrent dans des incommodités qui ne l'ont plus quitté; de sorte qu'il nous a dit quelquefois que depuis l'âge de dix-huit ans il n'avait pas passé un jour sans douleur.

A l'âge de vingt-trois ans, ayant vu l'expérience de Torricelli, il inventa ensuite et exécuta l'autre, qu'on nomme l'expérience du vide, qui prouve si clairement que tous les effets qu'on avait jusque-là attribués au vide sont causés par la pesanteur de l'air.

Immédiatement après, et lorsqu'il n'avait pas encore vingt-quatre ans, la Providence de Dieu ayant fait naître une occasion, il renonça à toutes les autres connaissances pour s'appliquer à l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire (7).

PASCAL

Toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses et formaient l'enfance des hommes proprement; et, comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres (8).

Il faut se connaître soi-même: quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste (9).

Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois (10).

Le sot projet qu'il a de se peindre ! (11).

(Montaigne) inspire une nonchalance du salut, sans crainte et sans repentir ... On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux en quelques rencontres de la vie, mais on ne peut excuser ses sentiments tout païens sur la mort... il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre (12).

GILBERTE PÉRIER

Cet esprit si grand, si vaste et si rempli de curiosité, qui cherchait avec tant de soin la cause et la raison de tout, était en même temps soumis à toutes les choses de la religion comme un enfant.

PASCAL

Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédente et suivante, le petit espace que je remplis, et même que je vois, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là, car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à

présent plutôt que lors. Qui m'y a mis? Par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi ? (13).

Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie (14).

GILBERTE PÉRIER

Mon frère continuant de plus en plus de rechercher les moyens de plaire à Dieu, cet amour pour la perfection s'enflamma de telle sorte, dès l'âge de vingt-quatre ans, qu'il se répandit sur toute la maison. Mon père embrassa dès lors une vie plus exacte par la pratique continuelle des vertus. Ma soeur fut aussi tellement touchée des discours de mon frère qu'elle résolut de renoncer à tous les avantages qu'elle avait tant aimés jusqu'alors. Dès que Dieu lui eut tourné le coeur, ne pouvant se souffrir dans l'imperfection où elle se croyait dans le monde, elle se fit religieuse dans une maison très austère au Port-Royal-des-Champs.

Mon frère avait pour lors vingt-quatre ans. Les esprits étant montés trop fortement au cerveau, il se trouva dans une espèce de paralysie depuis la ceinture en bas, en sorte qu'il fut réduit à ne marcher qu'avec des potences; ses jambes et ses pieds devinrent froids comme du marbre, et on était obligé de lui mettre tous les jours des chaussons trempés dans de l'eau-de-vie pour tâcher de faire revenir la chaleur aux pieds (15). Les remèdes qu'on lui fit pratiquer lui donnèrent quelque soulagement, mais non pas une santé parfaite; de sorte que les médecins crurent que pour le rétablir entièrement il fallait qu'il renonçât à toute occupation d'esprit qui eût quelque suite, et qu'il cherchât autant qu'il pourrait toutes les occasions de se divertir l'esprit (16).

Ce fut le temps de sa vie le plus mal employé; car, quoique par la miséricorde de Dieu il s'y soit préservé des vices, enfin, c'était toujours l'air du monde, qui est bien différent de celui de l'Évangile. Dieu qui demandait de lui une grande perfection ne voulait pas l'y laisser longtemps et se servit pour cela de ma soeur pour le retirer.

La raison de sa santé, qui l'avait touché auparavant, parut si pitoyable qu'il en eut honte lui-même. Il avait trente ans quand il se résolut de quitter ces nouveaux engagements qu'il avait dans le monde (17),

PASCAL

L'an de grâce 1654.

Lundi 23 novembre, jour de saint Clément pape et martyr et autres au martyrologe, veille de saint Chrysogone martyr et autres, depuis environ dix heures et demie du soir, jusques environ minuit et demi.

FEU

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob (18)
non des philosophes et des savants.

Certitude, Certitude. Sentiment. Joie. Paix.

Dieu de Jésus-Christ.

Deum meum et Deum vestrum (19) Ton Dieu sera mon Dieu (20).

Oubli du monde et de tout hormis Dieu.

Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile.

Grandeur de l'âme humaine.

Père juste, le monde ne t'a point connu mais je t'ai connu (21).

Joie, Joie, Joie, pleurs de joie.

Je m'en suis séparé.

Derelinquerunt me fontem aquae vivae (22).

Mon Dieu, me quitterez-vous? (23).

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

Cette est la vie éternelle qu'ils te connaissent seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé Jésus-Christ (24).

Jésus-Christ. Jésus-Christ.

Je m'en suis séparé. Je l'ai fui, renoncé, crucifié.

Que je n'en sois jamais séparé!

Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile.

Renonciation totale et douce.

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.
Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.
Non obliviscar sermones tuas (25). Amen (26),

GILBERTE PÉRIER

(Mon frère) se proposa dans sa retraite de renoncer à tous les plaisirs et de renoncer aussi à toutes sortes de superfluités. Mais comme on cherche toujours un trésor partout où il est et que Dieu ne permet pas qu'une lumière qui est allumée pour éclairer soit cachée sous le boisseau; un certain nombre de gens de grande condition et de personnes d'esprit, qu'il avait connues auparavant, le venaient chercher dans sa retraite et demander ses avis.

PASCAL

La nature de l'amour-propre et de ce moi humain est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il? Il ne saurait empêcher que cet objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misères: il veut être grand, et il se voit petit; il veut être heureux, et il se voit misérable; il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible de s'imaginer; car il conçoit une haine mortelle contre cette vérité qui le reprend et qui le convainc de ses défauts. Il désirerait de l'anéantir, et, ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit, autant qu'il peut, dans sa connaissance et dans celle des autres, c'est-à-dire qu'il met tout son soin à couvrir ses défauts et aux autres et à soi-même, et qu'il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir ni qu'on les voie ...

Il arrive de là que, si on a quelque intérêt d'être aimé de nous, on s'éloigne de nous rendre un office qu'on sait nous être désagréable; on nous traite comme nous voulons être traités: nous haïssons la vérité, on nous la cache; nous voulons être flattés, on nous flatte; nous aimons à être trompés, on nous trompe ...

Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie; et peu d'amitiés subsisteraient si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion.

L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres. Il ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur (27).

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être, nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver notre être imaginaire, et négligeons le véritable (28).

Chacun est un tout à soi-même, car, lui mort, le tout est mort pour soi.

Et de là vient que chacun croit être tout à tous. Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elle (29).

Le moi est haïssable... il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre du tout; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir.

Car chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité mais non pas l'injustice; et ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïssent l'injustice: vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi, et ainsi vous demeurez injuste et ne pouvez plaire qu'aux injustes (30).

Nous ne tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt; si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le

présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue parce qu'il nous afflige; et, s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent et, si nous y pensons, ce n'est que pour prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin: le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais (31).

Ennui. - Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent, il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir (32).

Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. (33).

Misère. - La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort (34).

Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais (35).

Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre; elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au-delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix. Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini?

Mais, pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre, dans la petitesse de son corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible: dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue; car qui n'admira que notre corps, qui

tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver?

Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti.

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin?

Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend. Tout autre ne le peut faire (36).

FIN DE LA PREMIÈRE FACE

DEUXIÈME FACE

PASCAL

Connaissons donc notre portée : nous sommes quelque chose, et nous ne sommes pas tout; ce que nous avons d'être nous dérobe la connaissance des premiers principes, qui naissent du néant; et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini... (36).

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser: une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser: voilà le principe de la morale (37).

Il est indubitable que le temps de cette vie n'est qu'un instant, que l'état de la mort est éternel, de quelque nature qu'il puisse être, et qu'ainsi toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes selon l'état de cette éternité, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet (38).

Entre nous, et l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre deux, qui est la chose du monde la plus fragile (39).

GILBERTE PÉRIER

Ce fut en ce temps-là qu'il plut à Dieu de guérir ma fille d'une fistule lacrymale dont elle était affligée il y avait trois ans et demi. Cette fistule était d'une si mauvaise qualité que les plus habiles chirurgiens de Paris la jugèrent incurable. Et enfin Dieu s'était réservé de la guérir par l'attouchement d'une Sainte Épine qui est à Port-Royal; et ce miracle fut attesté par plusieurs chirurgiens et médecins et autorisé par le jugement solennel de l'Eglise (40).

Ma fille était filleule de mon frère. La joie qu'il en eut fut si grande qu'il en était tout pénétré et il lui vint à l'occasion de ce miracle particulier plusieurs pensées très importantes sur les miracles en général. S'il y a des miracles, il y a donc quelque chose au-dessus de ce que nous appelons la nature.

Ce fut en cette occasion qu'il se sentit tellement animé contre les athées que, voyant dans les lumières que Dieu lui avait données de quoi les convaincre et les

confondre sans ressources, il s'appliqua à un ouvrage, où il prétendait faire voir que la religion chrétienne avait autant de marques de certitude que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables (41).

PASCAL

Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre; dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur; gloire et rebut de l'univers ...

Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile: apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Écoutez Dieu.

Car enfin, si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité et de la félicité avec assurance; et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais, malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait point de grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge; incapables d'ignorer absolument et de savoir certainement, tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement déçus!

Chose étonnante, cependant, que le mystère le plus éloigné de notre connaissance, qui est celui de la transmission du péché, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de nous-mêmes!

Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupable ceux qui, étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paraît pas seulement impossible, il nous semble même très injuste; car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paraît avoir si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être?

Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine; et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le noeud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme (42).

Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le coeur... Le coeur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent; et le tout avec certitude, quoique par différentes voies (43).

C'est le coeur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi: Dieu sensible au coeur, non à la raison (44).

GILBERTE PÉRIER

Nous pouvons connaître Dieu sans connaître notre misère, ou notre misère sans connaître Dieu, ou même Dieu et notre misère sans connaître le moyen de nous délivrer des misères qui nous accablent. Mais nous ne pouvons connaître Jésus-Christ sans connaître tout ensemble et Dieu et notre misère, parce qu'il n'est pas simplement Dieu, mais un Dieu réparateur de nos misères.

PASCAL

La connaissance de Dieu sans celle de sa misère fait l'orgueil. La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir. La connaissance de Jésus-Christ fait le milieu, parce que nous y trouvons et Dieu et notre misère (45),

Le Dieu des chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments: c'est la part des païens et des épicuriens. Il ne consiste pas seulement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens

des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent: c'est la portion des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des chrétiens est un Dieu d'amour et de consolation; c'est un Dieu qui remplit l'âme et le coeur de ceux qu'il possède; c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie; qui s'unit au fond de leur âme; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

Tous ceux qui cherchent Dieu hors de Jésus-Christ et qui s'arrêtent dans la nature, ou ils ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur, et par là ils tombent ou dans l'athéisme ou dans le déisme, qui sont deux choses que la religion chrétienne abhorre presque également.

Sans Jésus-Christ le monde ne subsisterait pas, car il faudrait ou qu'il fût détruit ou qu'il fût comme un enfer ... (46).

GILBERTE PÉRIER

(Mon frère) employa un an entier à recueillir les différentes pensées qui lui venaient là-dessus et, à la fin de l'année, c'est-à-dire la trente-cinquième, qui était la cinquième de sa retraite, il retomba dans ses incommodités d'une manière si accablante qu'il ne put plus rien faire les quatre années qu'il vécut encore, si l'on peut appeler vivre la langueur si pitoyable dans laquelle il les passa.

Il avait une extrême tendresse pour ses amis et pour ceux qu'il croyait être à Dieu. Il ne pouvait plus aimer personne qu'il aimait ma soeur, car il y avait une si grande correspondance entre leurs sentiments qu'ils convenaient de tout, et assurément leur coeur n'était qu'un coeur. Cependant, à la mort de ma soeur, qui précéda la sienne de dix mois, quand il en reçut la nouvelle, il ne dit autre chose sinon: « Dieu nous fasse la grâce de mourir ainsi chrétiennement. » C'est ainsi qu'il faisait voir qu'il aimait sans attache. La charité ne pouvant avoir d'autre fin que Dieu, elle ne pouvait s'attacher qu'à lui. Mais non seulement il n'avait pas d'attache pour les autres, il ne voulait pas non plus que les autres en eussent pour lui. Je parle des amitiés les plus innocentes, et dont l'amusement fait la douceur ordinaire de la société humaine. Comme j'étais fort éloignée de cette perfection, et comme il ne faisait pas, ce me semblait assez de part extérieurement pour répondre à mes sentiments, je n'étais point contente, et allais de temps en temps à ma soeur lui ouvrir mon coeur et peu s'en fallait que je n'en fasse des plaintes. Ma soeur me remettait le mieux qu'elle pouvait. Mais le mystère de cette conduite de réserve à mon égard ne m'a été parfaitement expliqué que le jour de sa mort. Il avait mis de sa main sur un petit bout de papier séparé que nous avons trouvé sur lui, et que nous avons reconnu qu'il lisait souvent une maxime fondamentale de sa piété :

« Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir, car je ne suis la fin de personne et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir ? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra. Donc, comme je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on me fit plaisir, de même je suis coupable de me faire aimer; et si j'attire les gens à s'attacher à moi, je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revint, et, de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi : car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu ou à le chercher. » (47).

PASCAL

Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer! (48).

GILBERTE PÉRIER

Il n'était pas sans défauts (49), mais l'on avait une liberté tout entière de l'en avertir, et il se rendait aux avis de ses amis avec une soumission très grande. L'amour-propre des autres n'était pas incommodé par le sien et on aurait dit même qu'il n'en avait point, ne parlant jamais de lui, ni de rien par rapport à lui.

PASCAL

Le mystère de Jésus. - Jésus souffre dans sa passion les tourments que lui font les hommes; mais dans l'agonie il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même : *turbare semetipsum*. C'est un supplice d'une main non humaine, mais toute-puissante, et il faut être tout-puissant pour le soutenir.

Jésus cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis, et ils dorment; il les prie de soutenir un peu avec lui, et ils le laissent avec une négligence entière, ayant si peu de compassion qu'elle ne pouvait seulement les empêcher de dormir un moment. Et ainsi Jésus était délaissé seul à la colère de Dieu.

Jésus est seul dans la terre, non seulement qui ressent et partage sa peine, mais qui la sache: le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance.

Jésus est dans un jardin, non de délices comme le premier Adam, où il se perdit et tout le genre humain, mais dans un de supplices, où il s'est sauvé et tout le genre humain.

Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit.

Je crois que Jésus ne s'est jamais plaint que cette seule fois; mais alors il se plaint comme s'il n'eût plus pu contenir sa douleur excessive : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. »

Jésus cherche de la compagnie et du soulagement de la part des hommes. Cela est unique en toute sa vie, ce me semble. Mais il n'en reçoit point, car ses disciples dorment.

Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde: il ne faut pas dormir pendant ce temps-là ...

VOIX DE JÉSUS

Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.

Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.

C'est me tenter plus que t'éprouver, que de penser si tu ferais bien telle et telle chose absente: je la ferai en toi si elle arrive.

Laisse-toi conduire à mes règles; vois comme j'ai bien conduit la Vierge et les saints qui m'ont laissé agir en eux.

Le Père aime tout ce que je fais.

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes?

C'est mon affaire que ta conversion; ne crains point, et prie avec confiance comme pour moi.

Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture, par mon esprit dans l'Église et par les inspirations, par ma puissance dans les prêtres, par ma prière dans les fidèles.

Les médecins ne te guériront pas; car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel.

Souffre les chaînes et la servitude corporelles; je ne te délivre que de la spirituelle à présent.

Je te suis plus ami que tel ou tel; car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait, et comme je suis prêt à faire et fais, dans mes élus et au Saint Sacrement.

Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur.

PASCAL

Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice, sur votre assurance.

VOIX DE JÉSUS

Non, car moi, par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je te le dis est un signe que je te veux guérir. À mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit: « Vois les péchés qui te sont remis. » Fais donc pénitence pour tes péchés cachés et pour la malice occulte de ceux que tu connais.

PASCAL

Seigneur, je vous donne tout.

VOIX DE JÉSUS

Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures, *ut immundus pro luto* (50).

GILBERTE PÉRIER

Sa dernière maladie commença par un dégoût étrange qui lui prit deux mois avant sa mort. Il avait chez lui un bonhomme et toute sa famille qu'il gardait comme un dépôt de la Providence de Dieu, dont il avait grand soin. Un des enfants de ce bonhomme tomba malade de la petite vérole. Il était nécessaire que je fusse auprès de mon frère, et, comme il y avait danger que je ne prisse le mauvais air de la petite vérole et que je ne la donnasse à mes enfants, on délibéra de faire sortir cet enfant, mais la charité de mon frère en décida bien autrement. Il était déjà fort malade; mais il disait qu'il y avait moins de danger pour lui que pour cet enfant à être transporté, et ainsi il fallait que ce fût lui et non pas cet enfant. Et en effet il se fit transporter chez nous.

Il reçut le saint viatique et l'extrême onction avec des sentiments si tendres qu'il en venait des larmes. Après avoir fait son action de grâces, les convulsions le reprirent et durèrent jusques à sa mort, qui fut vingt-quatre heures après : savoir le dix-neuvième d'août mil six cent soixante deux à une heure du matin, âgé de trente neuf ans et deux mois (51).

PASCAL

Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre (52),

FIN DE LA SECONDE FACE

NOTES

1. Pascal eut deux sœurs : Gilberte (1620-1687) et Jacqueline (1625-1661). Le texte enregistré dit par Gilberte est extrait de : La Vie de M. Pascal écrite par Mme Périer, sa soeur, femme de M. Périer, conseiller à la Cour des Aides de Clermont, publié pour la première fois dans l'édition des Pensées de 1687.
2. Antoinette Pascal-Bégon était née en 1596. Elle mourait donc à l'âge de trente ans.
3. Pascal fut instruit par son père selon les préceptes de Montaigne. Une de ses Pensées (B. 37; C. 42; L. 195) exprime ainsi l'idéal de la connaissance :
« Peu de tout. Puisqu'on ne peut être universel en sachant tout ce qui se peut savoir sur tout, il faut savoir peu de tout. Car il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose; cette universalité est la plus belle. Si on pouvait avoir les deux, encore mieux; mais s'il faut choisir, il faut choisir celle-là, et le monde le sent et le fait, car le monde est un bon juge souvent. »
4. Pascal avait alors environ onze ans.
5. L'Essai pour les coniques parut en 1640. Ce fut le premier ouvrage publié de Pascal.
6. Cette machine arithmétique ne sera achevée qu'en 1652, après une cinquantaine d'essais.
7. Les écrits de Saint-Cyran et d'Arnould influencèrent probablement cette première conversion.
8. Extrait de la Préface pour le traité du vide, que l'on peut dater de la fin de l'année 1647.
9. Pensées B. 66; C. 81 ; L. 72. Ces numéros correspondent aux classements des trois principales éditions des Pensées Léon Brunschvicg (1897), Jacques Chevalier (1925) et Louis Lafuma (1947).
10. Pensée B. 64; C. 79; L. 689.
11. Extrait de la Pensée B. 62; C. 76; L. 730.
12. Fragment de la Pensée B. 63; C. 77; L. 680.

13. Pensée B. 205; C. 88; L. 68.
14. Pensée B. 206; C. 91 ; L. 201. Valéry disait que cette phrase n'était pas une pensée mais un poème. (Cf. Variations sur une pensée, 1923 ; Variété, 1924.)
15. Cette précision sur la maladie dont souffrait Pascal nous est donnée par Marguerite Périer, fille de Gilberte, qui fut la miraculée de la Sainte Épine.
16. La « période mondaine » de Pascal se situe quelques mois après la mort de son père Étienne (1588- 1651).
17. Pascal fit retraite à Port-Royal-des- Champs.
18. Ex. III, 6; Mat. XXII, 32.
19. Jean XX, 17.
20. Ruth I, 16.
21. Jean XVII, 25.
22. Jer. II, 13.
23. Mot. XXVII, 46.
24. Jean XVII, 6.
25. Psaume CXVIII, 16.
26. Pascal avait écrit ce texte, appelé Mémorial, sur un papier qu'il avait toujours sur lui, cousu dans la doublure de son pourpoint. On ne le découvrit qu'après sa mort.
27. Fragments de la Pensée B. 100 ; C. 130 L. 978.
28. Extrait de la Pensée B. ,147 ; C. 145; L. 806.
29. Pensée B. 457; C. 139; L. 668.
30. Fragment de la Pensée B. 455 ; C. 136; L. 597.
31. Pensée B. 172; C. 168; L. 47.
32. Pensée B. 131 ; C. 201 ; L. 622.
33. Extrait de la Pensée B. 139; C. 205 ; L. 136.
34. Pensée B. 171; C. 217; L. 414.
35. Pensée B. 210; C. 227 ; L. 165.
36. Fragments de la Pensée B. 72; C. 84; L. 199.
37. Pensée B. 347 ; C. 264; L. 200.
38. Extrait de la Pensée B. 195; C. 334; L. 428.
39. Pensée B. 213; C. 349; L. ,152.
40. Les Provinciales datent de cette époque (1656-1657).
41. Pascal exposa son plan pour l'Apologie de la religion chrétienne, qu'il avait le dessein d'entreprendre, à Port-Royal, à la fin de l'année 1658.
42. Fragment de la Pensée B. 434 ; C. 438 ; L. 131.
43. Extraits de la Pensée B. 282; C. 479 ; L. 110.
44. Pensée B. 278; C. 481 ; L. 424.
45. Pensée B. 527 ; C. 75; L. 192.
46. Extrait de la Pensée B. 556; C. 602; L. 449.
47. Pensée B. 471 ; C. 832; L. 396.
48. Pensée B. 280; C. 476; L. 377.
49. Gilberte précise que « l'extrême vivacité de son esprit le rendait si impatient quelquefois qu'on avait peine à le satisfaire ». Albert Béguin, dans Pascal par lui-même (Seuil, 1958), souligne cette phrase et voit dans l'impatience un des traits essentiels du génie juvénile de Pascal : « Il faut l'imaginer plutôt violent, impérieux, désireux de vaincre et de convaincre, conscient de sa force et souhaitant la voir reconnue. Sa passion est moins douloureuse que conquérante, et la part de l'orgueil y demeure considérable. »
50. Fragments de la Pensée B.553 ; C. 736 ; L.919.
51. Jacqueline Pascal mourut l'année précédente à l'âge de trente-six ans. Marguerite Périer, nièce de Pascal, donne les résultats de l'autopsie que l'on fit pratiquer sur son oncle: « Les médecins observèrent qu'il y avait une prodigieuse abondance de cerveau, dont la substance était si solide et si condensée que cela leur fit juger que c'était la raison pour laquelle, la suture frontale n'ayant pu se refermer, la nature y avait pourvu par (un) calus. Mais ce qu'on remarqua de plus considérable, et à quoi on attribua particulièrement sa mort et les derniers incidents qui l'accompagnèrent, fut qu'il y avait au-dedans du crâne, vis-à-vis les ventricules du cerveau deux impressions, comme du

doigt dans de la cire, qui étaient pleines d'un sang caillé et corrompu oui avait commencé de gangrener la dure-mère. »

52. Extrait du Mémorial précédemment cité.